

# LA MÉDIATISATION DES QUESTIONS SENSIBLES

PAR

Judith LAZAR

CNRS-CURAPP

La discussion relative aux questions sensibles exige, me semble-t-il, une définition claire de celles-ci. Je me réfère donc à celle proposée par R. Tourangeau et T. Smith (1996)<sup>1</sup> et selon laquelle une *“question est sensible lorsqu'elle relève de la désapprobation ou d'autres conséquences (telles que des sanctions légales), pour les rapporter d'une manière authentique ou si la question elle-même est considérée comme une invasion de l'intimité personnelle”*.

D'emblée, il apparaît qu'on peut distinguer deux types de question sensible, plus exactement qu'il est possible de faire deux lectures : l'une où l'accent est mis sur la dimension psychologique ; ici, il va de soi qu'on est concerné par l'espace privé et l'autre, où l'on insiste surtout sur la dimension sociale, qui sous-entend la présence de l'espace publique.

1. Je mettrai dans la première catégorie celles où dans l'association *“question sensible”* — au sens grammatical du terme — on a affaire à un substantif, la *question*, accompagné d'un adjectif, *sensible*. Autrement dit il s'agit d'une question *qui* est sensible. C'est le cas dans lequel l'individu est concerné de près, en quelque sorte dans son intimité. La consommation de drogue, d'alcool, le type de contraception utilisée, l'avortement, etc. entrent dans cette catégorie. Ce sont les questions qui concernent le champ psychologique et que l'on étudie d'ailleurs souvent dans les sondages. Si le besoin d'information

---

1. *Public Opinion Quarterly*, 1996, summer.

au sujet de ces questions est clair, la manière de s'en approcher, semble être moins évidente. Justement parce qu'elles concernent le domaine privé de l'individu, ce dernier peut avoir le désir légitime de ne pas vouloir les dévoiler et/ou fournir des réponses fausses.

2. Dans la deuxième catégorie, l'adjectif sensible ne joue pas le même rôle que dans la précédente. Ici, le couple "*question sensible*" possède une autonomie. Je dirais qu'il couvre une catégorie qui relève plus de l'espace public que de l'espace privé. Celle-ci, il va de soi, interpelle davantage plus le sociologue et/ou le politologue.

C'est cette deuxième catégorie que l'on va examiner par la suite. Mais avant tout, il convient de préciser qu'une *question est sensible par rapport à l'opinion publique*.

Des questions sensibles sont entrées dans l'opinion publique depuis l'émergence des médias. Ce sont ces derniers qui leur donnent une visibilité. Certes, avant l'apparition des médias, il existait des questions considérées comme sensibles, mais encore une fois, je rappelle que nous sommes dans la première catégorie, à savoir dans l'espace privé, et l'apparition de l'espace public fut la condition *sine qua non* de l'émergence des questions sensibles. Actuellement, les médias orchestrent, en grande partie, les questions sensibles.

De nos jours, l'information et la connaissance sont véhiculées essentiellement par les médias. Les individus, eux-mêmes, désignent les médias comme les principales sources de leur connaissance. Journaux, radio, télévision sont devenus les canaux de transmission de base, constituant le système nerveux de l'organisation sociale. L'importance et la prédominance des moyens de communication de masse ne signifient toutefois pas la disparition d'autres types de communication. Ainsi, la communication interindividuelle continue-t-elle à jouer un rôle dans la transmission de l'information.

Dans les sociétés occidentales, rien n'est laissé au hasard, toutes les questions doivent être résolues, quelquefois avant même qu'elles ne se posent. Cependant, bien que nous soyons habitués à ce que les médias dosent et orchestrent l'information, il arrive quelquefois que des questions émergent mais restent sans réponse, sans explication. Ces silences suscitent une rupture, une sorte de trou dans le flux de la communication formelle (ou institutionnelle). Et ce vide est souvent comblé par la communication informelle. Cela se produit fréquemment lors de l'émergence d'une question sensible. Je me propose donc d'abord de disséquer la nature de la question sensible, au sens général du terme.

## I - L'ANATOMIE DES QUESTIONS SENSIBLES

Bien que les questions sensibles soient d'ordres divers, nous pouvons grosso modo les schématiser.

Pour visualiser le modèle que je propose, imaginons un abricot coupé verticalement. Nous obtiendrons au milieu le noyau et autour la chair. Cette dernière constituera ce que j'appelle la couche d'interprétation ou plus exactement les couches d'interprétation, car il s'agit, selon mon modèle, de plusieurs couches, superposées. Le noyau correspond au fait social/historique. On peut aussi l'appeler l'événement (E), car dans les médias, c'est le terme utilisé. Autour de ce noyau, plusieurs cercles concentriques représentent donc les "interprétations" diverses. (Juste pour se rappeler, sémantiquement, interpréter = donner une signification.) La construction de ces couches se poursuit dans le temps. Autrement dit, nous devons souligner le facteur *durée*.

Le premier cercle concentrique correspond à l'annonce des médias. Le média en annonçant l'événement, lui confère une existence. C'est cela dont parla E. Véron<sup>2</sup>, en affirmant que "*sans le média, l'événement n'existe pas*". Cette annonce peut être une simple déclaration du fait, mais dans la plupart des cas, il s'agit déjà d'une "interprétation". D'ailleurs, il n'est pas rare que du même événement, on possède, selon les différents médias, diverses interprétations ou si plutôt que diverses explications du fait peuvent être disponibles<sup>3</sup>. Il ne s'agit pas de nier leur objectivité, mais de mettre en évidence qu'en sciences humaines et sociales, les faits rapportés ne sont jamais totalement objectifs. Et cela est particulièrement valable en journalisme ou si l'on veut dans le domaine de la communication où tout message est codé d'office<sup>4</sup>. Le codage fait partie du travail des communicateurs.

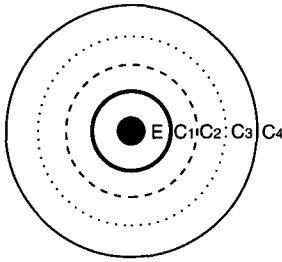
C'est à partir du deuxième cercle concentrique, propre aux questions sensibles, que la situation devient plus complexe. L'existence (ou non) de ce deuxième cercle fait la différence entre question sensible et question non-sensible. En d'autres termes, l'existence de ce deuxième cercle est la condition nécessaire à la question sensible. Celui-ci est "collé" en quelque sorte à la question. Il s'agit de la dimension politique. Ici, ce sont les "experts" qui vont prendre la parole. Nous y reviendrons, mais je vous propose tout d'abord de continuer la présentation du schéma.

Ce cercle est suivi par un autre, quasi invisible (du point de vue des médias), celui que j'appellerai le cercle du *silence* ou le *halo* du silence. Et ceci est enveloppé finalement par un dernier cercle que je baptiserai le cercle d'*entendement*.

2. Véron (E.), *Construire l'événement*, 1981, Paris, Minuit.

3. Champagne (P.) dans son ouvrage, *Faire l'opinion*, 1990, Ed. Minuit, traite ce problème.

4. A ce propos voir surtout Fiske (J.), *Introduction to communication studies*, 1982, London, Routledge, ch. 4.



E = Événement

C1 = cercle des communicateurs

C2 = cercle politique

C3 = cercle du silence

C4 = cercle de l'entendement

## II - L'ANALYSE DES DIVERS CERCLES

Si parmi les quatre cercles, le deuxième semble être, sans aucun doute, le plus intéressant pour nous et certainement le plus important pour notre objet, je propose que nous voyons rapidement les autres aussi.

### *C1 = le cercle des communicateurs*

Il me semble nécessaire de nous arrêter ici pour faire un petit rappel au sujet du travail des communicateurs.

Le modèle classique de la communication voulait établir une linéarité entre un émetteur (source de l'information) et un (des) récepteur(s) (consommateur(s) à travers le canal. Aussi étonnant que cela puisse paraître aujourd'hui, pendant de longues années, on a ainsi conçu le processus de communication. Ce modèle ignorait donc le rôle du *communicateur*.

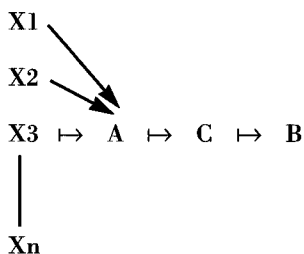
Le premier modèle qui donna naissance à tous les autres sur le rôle des communicateurs, fut conçu par White en 1950. Dans l'élaboration de son modèle, il s'appuyait sur une idée proposée par Kurt Lewin (1947). Selon Lewin, toute information parcourt un canal, lequel contient toujours des "portes" (*gates*) où une décision est prise à son sujet : laisser la passer ou empêcher son passage. Cette idée de "portier" (*gate-keeper*) a donc été reprise par White et appliquée à la transmission de l'information en communication de masse. Le terme "portier" renvoie tout de suite à la fonction de sélection du communicateur. Celui-ci trie donc dans les messages et ne retient que les "intéressants". Plus tard, Westley et MacLean<sup>5</sup> (1957) vont proposer un modèle qui va devenir un des plus connus sur le travail des communicateurs. Ils prétendent que les communicateurs professionnels<sup>6</sup> se situent entre deux pôles : ceux

5. Voir la présentation de ce modèle en détail in Lazar (J.), *La science de la communication*, 1992, Paris, P.U.F. Pour plus de précision, on peut ajouter qu'à la base de leur modèle se trouve le modèle de Newcomb (1953). On peut le consulter également in Lazar (1992).

6. "Un communicateur professionnel est celui qui maîtrise une compétence spécifique dans la manipulation des symboles et qui utilise ce talent pour nouer une liaison entre diffé-

qui souhaitent transmettre des messages dans une société — je dirais qu'il s'agit de ceux qui ont quelque chose à dire — qu'ils appellent les partisans (*advocats*), et ceux qui veulent connaître ces messages. Ils — les communicateurs — occupent donc un rôle intermédiaire entre ces deux pôles. Les auteurs affirment que ce rôle est parfaitement neutre et sans but particulier (*purposeless*) bien qu'il sous-entend une certaine sélection. Ce travail de sélection a déjà fait couler beaucoup d'encre. Certes, dans la mesure où la quantité de messages est trop importante, personne ne peut nier qu'une certaine sélection s'impose : il est impossible de les publier tous. A titre indicatif, un grand journal peut recevoir 2500 items, mais il n'a le moyen d'en imprimer que 300.

Selon le modèle proposé, C (communicateur) correspond au rôle du « portier » dans la transmission des messages à l'environnement (entre A et B) où A est une source d'information dans la société, alors que B est un membre de cette société. (schéma 1).



Bref, en résumant, on peut dire que c'est grâce à ce reportage (en tant que message reporté) que le public va connaître l'existence de ce fait. Ici, le communicateur apparaissait comme l'« agent de liaison » entre ceux qui voulaient prendre la parole dans la société et le public qu'ils souhaitaient atteindre.

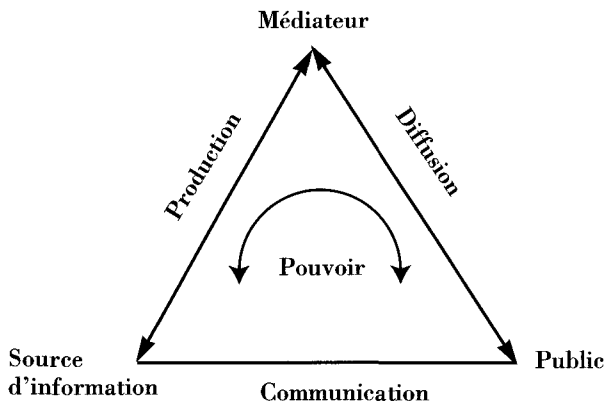
Donc, nous avons vu que les communicateurs, dans ce cas précis il s'agit des journalistes<sup>7</sup>, qui sont les premiers à annoncer l'existence d'un fait, contribuent à faire connaître et à diffuser l'événement. A ce stade là, la *question sensible* n'existe pas encore. Le fait est annoncé comme un événement qui a eu lieu. Cela peut être de nature diverse. Par exemple, prenons le cas d'un troupeau de vaches atteint de la maladie de Kreutzfeld Jacob en Normandie. Nous avons vu dans le schéma de McLean Westley que les journalistes, même s'ils pratiquent une certaine sélection, sont neutres. A ce stade, leur rôle se limite à l'annonce de la nouvelle. Ainsi, si l'on prend un sujet plus délicat, comme le

(suite note 6) *rentes personnes ou divers groupes*”. Halmos, *The Sociology of Mass media Communicators*, 1969. Voir aussi in Lazar J., *Sociologie de la communication de masse*, 1991, Paris, A. Colin, ch. 5.

7. Dans la langue française, le terme journaliste est très souvent utilisé pour désigner l'ensemble des communicateurs. Cela est erroné. Voir à ce sujet Halmos, *op. cit.*

début de l'“affaire pédophile”, quand elle a démarré, il a été annoncé la mort de deux jeunes filles. J'insiste sur le côté “anodin” (au début) de l'annonce.

On pourrait aussi mentionner le modèle introduit par P. Schäffer (1970) le “triangle de la communication”. Ce modèle brise la relation immédiate entre émetteur-récepteur, en faisant intervenir un troisième élément, celui de médiateur. Ce dernier a pour fonction de choisir parmi toutes les informations celles qu'il veut communiquer. Ce médiateur, que Schäffer appelle “*machine à communiquer*”, est le passage obligé de tout le message.



Il apparaît donc clairement, d'après son schéma, que le pouvoir du médiateur est lié à la production et à la diffusion.

Le sociologue de Pennsylvanie, G. Gerbner, a dégagé le rôle du pouvoir et les fonctions qui influencent les décisions. Il a décrit les communicateurs comme des acteurs vivant sous une tension permanente et subissant à la fois des pressions personnelles, professionnelles et sociales. “*Toutes décisions de communiquer quelque chose est, en même temps, une décision d'exclure tout le reste. Ce qui en résulte est la somme de différentes pressions concurrentes forçant une série de barrages*”<sup>8</sup>. Les messages disponibles sont trop nombreux et, d'une manière évidente, exigent un filtrage. La question n'est pas de savoir s'il y a oui ou non suppression de message (il va de soi qu'il y en a), il faut plutôt analyser les systèmes de pressions qui déterminent le choix.

En somme, on peut remarquer qu'à ce niveau-là, la question sensible n'est pas encore vraiment née. Les communicateurs, il s'agit ici des journalistes, annoncent la nouvelle (E), en la choisissant parmi les nombreuses autres qu'ils

8. Gerbner (G.), “Pouvoir institutionnalisé et systèmes de messages”, *Communication*, 1972, Paris, Le Seuil.

reçoivent. Le nombre de nouvelles arrivées à chaque instant à la rédaction nécessite une sélection systématique et les journalistes doivent trier rapidement la masse d'informations. Il ne s'agit pas de réduire le travail du journaliste à la sélection de nouvelles, mais seulement de mettre en évidence, durant cette phase de travail, le côté "mécanique" de son activité.

### *C2 = Le cercle politique*

Comme je l'ai déjà mentionné plus haut, ce cercle est celui qui est à l'origine de la question sensible. Sans lui, la question sensible n'existerait pas. Il s'agirait juste d'un événement quelconque. C'est ici que la dimension politique émerge. Il est connu de tous que dès l'apparition d'un problème politique, on a affaire à la confrontation d'intérêts divers. C'est justement pour cette raison que nous sommes sur un terrain glissant. Car dès qu'il s'agit d'une question politique, celle-ci exige un traitement public. Et très souvent, comme le remarque à juste titre Dominique Lecourt, on tente de transformer un problème politique en un problème métaphysique ; ce qui revient à dire qu'il s'agit de présenter l'éthique comme le moyen de conjurer le mal. Autrement dit, on évite de poser les véritables questions. A l'origine se situe une logique économique-politique. Par ex. si nous prenons le cas des vaches folles, cela a été assez spectaculairement démontré. A l'origine, le cas de vache folle n'est pas une histoire métaphysique, mais simplement un problème de logique industrielle et de loi du profit dans l'agro-alimentaire. Ce problème fait partie des questions sensibles. A ce niveau-là, ce sont les "experts" qui donnent le plus souvent le ton. Il s'agit — souvent — d'experts connus, réputés (quelquefois aussi par le grand public) qui ont déjà acquis une certaine autorité dans la matière. Mais, il peut s'agir d'hommes politiques, ce qui est souvent le cas, qui "interprètent" — confirmer ou infirmer — ce qui a été annoncé. Souvent, on entend aussi les membres du gouvernement qui sont directement impliqués dans les décisions concernant le sujet. Ainsi, dans notre exemple, le ministre de l'agriculture. Toutefois, si nous prenons l'exemple du sang contaminé, c'était le ministre de la santé. Ce qui est typique, caractéristique de la question sensible c'est qu'à ce stade là, il apparaît d'une manière évidente qu'il s'agit d'un problème ou d'une situation à laquelle on ne connaît pas de solution immédiate et qui demande donc un "traitement". En outre, bien que la parole d'expert soit supposée surmonter passions et idéologies, elle suppose aussi l'apport d'une sorte de légitimité à la question<sup>9</sup>.

---

9. De Fornel (M.), "Qu'est-ce qu'un expert ?", *Réseaux*, 1990, n° 43 et aussi Trépos (J.Y.), *La sociologie de l'expertise*, 1996, Paris, P.U.F.

### C3 = Le cercle du silence

“Tu frémiras de l’horreur si je romps le silence” (Phèdre)

J’ai choisi cette phrase de l’“Antiquité” pour souligner non seulement la présence du silence dans le flux de la communication, mais aussi pour mettre en évidence l’inquiétude qui est liée à la parole ou plus exactement à l’émergence éventuelle d’une certaine parole.

Il va de soi qu’à ce stade la plupart des individus ont déjà pu se former une opinion — quelconque — au travers des médias qui ont annoncé l’événement ou d’avis d’experts ou encore grâce à leur connaissance précédente sur le sujet. Cependant, la voix des médias est toujours la voix des autres. Ceux qui nous dirigent, orchestrent l’annonce des faits et même, éventuellement, cachent la vérité, alors que le bouche à oreille possède un caractère de familiarité. C’est dire que nous avons tort de négliger le bouche à oreille, autrement dit l’existence d’un canal parallèle, la rumeur. Celle-ci s’inscrit dans la tradition des messages faisant appel à la peur comme ressort motivationnel ; elle ne convainc pas, elle confirme ce que le public est déjà prêt à croire. Elle glisse très facilement entre les nouvelles<sup>10</sup>. L’ambiguïté peut favoriser sa naissance. Et surtout, l’ambiguïté peut naître du fait que la nouvelle n’est pas clairement rapportée, que deux versions contradictoires du même événement se suivent ou encore que les individus n’ont pas bien compris ce que les médias ont rapporté. Par exemple, le sujet de sida, fut celui à propos duquel nous avons vu naître les rumeurs les plus extravagantes : la contamination par la piscine, par la mouche ou par le traitement chez le dentiste. L’essentiel de cette étape est que — durant cette période — les canaux dits officiels sont silencieux ou en tout cas, ils ne diffusent rien de nouveau<sup>11</sup>. C’est justement le silence des canaux officiels qui suscite diverses rumeurs. Durant ce stade toute interprétation est possible. Fantômes anciens et nouveaux, préjugés, etc. gagnent le terrain. Cette période est variable et souvent en fonction de l’“air du temps”. Certains sujets ne sont pas considérés comme politiquement corrects et donc personne n’ose — sous peine de devenir impopulaire — les traiter ouvertement. C’est le phénomène de la spirale du silence, désignée ainsi par Noëlle-Neumann<sup>12</sup>. D’autres encore, tout simplement, ne possède pas suffisamment de données “fiables”. Donc, nous pourrions dire que ce cercle est l’espace de la communication interindividuelle qui est lié au silence des médias. Dans nos sociétés hypermédiatisées au niveau de la transmission de l’information, la communication interindividuelle peut se glisser dans le flux d’information seulement s’il existe un silence momentané du côté des médias : c’est dans cette brèche qu’elle se faufile.

10. Lazar (J.), *L’Opinion publique*, 1995, Paris, Sirey/Dalloz.

11. Les médias peuvent renforcer mais bien sûr également réfuter la rumeur. Voir Lazar (J.), “Les médias et les rumeurs en temps de crise : analyse de divers discours sur le sida”, *Communication*, 1992, vol. 14, n° 1, 1993.

12. Noëlle-Neumann (E.), *The Spiral of silence, Public Opinion - Our social skin*, 1984, Chicago, Chicago University Press.



#### *C4 = Le cercle de l'entendement*

Et maintenant, voici le dernier cercle qui fera le "point" sur la question. Je l'ai nommé le cercle de l'entendement, car il s'agit de la reprise de la question par les médias, en quelque sorte de la conclusion prise à l'égard de la question sensible. Lors de cette phase, la "partie inconnue" de la question trouve une explication officielle. Par conséquent, la part mystérieuse, inexplicable devrait s'éteindre. Cela signifie également la fin de la circulation de la rumeur. Si nous prenons l'exemple de la vache folle, il s'agissait ici de la découverte d'une protéine pathogène, le prion, capable de détruire le tissu cérébral, lui donnant un aspect d'éponge. On a admis — scientifiquement et officiellement — que la maladie était liée à l'existence du prion. Donc, on a trouvé une réponse à la question. Cela revient à dire qu'à partir de cette étape, la question sensible cesse d'exister. Elle devient un problème reconnu par tous. Dès lors, vu l'explication trouvée, l'ambiguïté devrait cesser d'exister. Cependant, il reste qu'on ne peut écarter totalement que la rumeur soit confirmée par une voie légitime et alors elle devient "nouvelle". C'était le cas avec l'affaire de pédophilie. Et finalement, il n'est pas exclu non plus que même après que les canaux officiels ont démenti l'événement apporté par la rumeur, celle-ci continue à exister car le public n'a pas toujours confiance dans les médias (ainsi certains ont cru longtemps qu'on pouvait attraper le virus du Sida par un simple baiser, même après que les spécialistes ont dénoncé cette rumeur.) Pour résumer, on peut conclure qu'à la fin de cette étape, la question sensible a acquis sa légitimité dans les médias, le mystère qui l'entoura auparavant s'est dissipé, elle est devenue une question parmi d'autres, en quête de solutions.

### **III - L'OPINION PUBLIQUE ET LES QUESTIONS SENSIBLES**

Et maintenant, revenons à notre propos de départ, à savoir que lorsque l'on veut étudier des "questions sensibles", que ce soit en sociologie ou en science politique, nous sommes obligés de les aborder par le biais de l'opinion publique.

Pour comprendre l'intérêt de l'opinion publique par rapport à l'étude des questions sensibles, il suffit de rappeler que ces dernières font partie de la sphère publique. Il convient de préciser que l'opinion publique est le genre de processus de communication dont les deux canaux décisifs sont la communication de masse et la communication interindividuelle. Si, dans les sociétés industrielles, la première joue certainement le rôle le plus influent dans la construction de la réalité, cela ne signifie pas pour autant la disparition de la deuxième. Par ailleurs, chacun sait que lorsqu'une question sensible émerge, les individus lisent plus les presses, écoutent et regardent davantage la radio et la télévision, bref ils augmentent leur consommation de médias, ce qui revient à dire que la communication de masse remplit mieux que jamais son rôle de "médiateur" entre le public et l'événement. En outre, les médias sont les ins-

tants légitimes de l'information<sup>13</sup>. Cela est important à souligner quand on aborde des questions sensibles, car justement pour cette raison, aux yeux du public, les médias représentent la source non-contestable de message. Néanmoins, j'insiste (encore) sur le fait que l'on ne doit pas négliger le canal interindividuel, car quoi qu'il en soit, toute information diffusée s'insère dans une base antérieure, et ce socle culturel est tissé par la communication interindividuelle. Je veux dire par là, que les individus ne voient le monde qu'à travers les conversations de la société dans laquelle ils vivent. Même si les médias, sans aucun doute, interviennent à l'évidence dans les perceptions de la réalité, ignorer les modèles cognitifs qui structurent les conversations, serait une erreur. Qu'il s'agisse de croyances, de représentations ou de valeurs, qu'ils soient explicitement exprimés ou non, ils conditionnent la compréhension de tous les aspects de la vie sociale<sup>14</sup>. Cela revient à dire que les apports des médias se greffent sur ce tissu de base.

Sur la capacité d'agir des médias, il existe d'innombrables théories, et ce n'est pas le lieu ici de les analyser toutes. Je me limiterai à la présentation de la théorie "fondatrice", celle de Lippmann. En effet, il me semble que la proposition essentielle de Lippmann, ainsi que le débat qui avait lieu entre lui et Dewey, mérite que nous nous y arrêtions.

Au début du siècle, à côté de la conception tardienne, un deuxième courant fait son apparition, concernant l'opinion publique. Les chercheurs de l'École de Chicago ne rejettent pas la théorie de l'imitation de Tarde, mais — sous l'influence de G.H. Mead — proposent de mettre l'accent plutôt sur l'origine sociale de la personnalité. Ils sont très attirés par les changements récemment intervenus dans les conditions humaines et s'intéressent tout particulièrement aux nouveaux moyens de communication de masse, agents principaux, estiment-ils, de ces évolutions. Ils observent que l'apparition des nouveaux médias, non seulement modifie les rapports interindividuels, mais n'épargne pas non plus les relations sociales. Leur objectif est de délimiter les conditions particulières qui ont permis de donner naissance aux discours rationnels et critiques dans la sphère publique.

Ch. Cooley<sup>15</sup> envisage déjà l'opinion publique non comme "*le simple agrégat de l'opinion des individus séparés, mais comme une organisation, un*

13. Voir in Lazar (J.), "Les médias et les rumeurs en temps de crise : Analyse de divers discours sur le sida", *Communication*, 1993, vol. 14, n° 1.

14. A ce sujet je me permets ici d'attirer l'attention sur le récent livre de Goldhagen (D.), *Les bourreaux volontaires de Hitler*, 1996, Paris, Seuil. La thèse de ce livre a été réfutée pratiquement par tous les historiens, qui lui ont reproché, entre autre, sa véhémence et le peu d'originalité apporté par rapport à des thèses connues. Il reste cependant un point très intéressant, qui a échappé à la plupart des critiques. Goldhagen tente de mettre en évidence le rôle de la conversation dans la montée de l'antisémitisme en Allemagne. Cette remarque me semble d'autant plus intéressante que nous sommes habitués, depuis un demi siècle, à entendre uniquement parler du rôle des mass médias dans ce processus.

15. Cooley (Ch.), *Social organisation*, 1909, New York, Scribner.

*podium coopératif de la communication et de l'influence réciproque*". C'est-à-dire, comme un processus dynamique d'organisation sociale.

*"Un groupe «forme ses idées» à beaucoup d'égard de la même manière que les individus forment les leurs. Cela demande à la personne de consacrer du temps et de l'attention à la question ; il doit chercher dans sa conscience des idées et des sentiments pertinents, et les élaborer en une réponse avant de connaître sa réelle pensée à son sujet. Dans le cas d'une nation la même chose doit se passer à une échelle plus large. Chaque personne ayant une pensée, une idée sur un fait ou un sentiment qu'il pense inconnu ou insuffisamment connu des autres, essaie de le faire partager ; ainsi, non seulement une personne mais tous ensemble sont à la recherche du matériau pertinent qui est versé dans un courant de pensée. De cette manière la pensée d'un groupe devient un ensemble organique"*<sup>16</sup>.

Sa façon d'envisager le processus de l'organisation sociale à travers la communication publique a été différente du comportement spontané de la foule, qui est irrationnel et imitatif, comme cela a été exprimé par Le Bon et Tarde au XIX<sup>e</sup> siècle.

Les travaux de W. Lippmann<sup>17</sup>, que nous pouvons considérer comme la première analyse sérieuse sur les médias, s'inscrivent dans cette réflexion mais ils vont plus loin. Lippmann s'intéresse de près à la manière d'agir des médias dans la structuration de l'opinion publique. Si, les analyses précédentes portaient essentiellement sur la liberté de l'information et les conditions capables de garantir et d'assurer cette liberté de l'"information parfaite", Lippmann attaque vigoureusement cette préoccupation, jugée utilitariste. Selon lui, aucun système de communication libre ne garantira l'information parfaite, et par conséquent, il n'existe pas de garant de la vérité, mêmes si les conditions de la liberté sont assurées. Il prétend que la connaissance exacte des événements politiques n'est pas accessible aux citoyens ordinaires, car le monde politique est "*hors d'atteinte, hors de vue et hors de pensée*"<sup>18</sup>. Il s'interroge sur la "capacité" du citoyen ordinaire à assister aux affaires politiques. Cette problématique n'a rien de nouveau en soi ; déjà ses célèbres prédécesseurs, de Platon jusqu'aux philosophes du siècle des Lumières, se posèrent la même question. Selon Lippmann, le monde moderne est devenu trop complexe pour le citoyen ordinaire qui n'est plus en mesure de répondre et d'agir d'une manière adéquate aux questions qui émergent tous les jours dans la vie publique. De plus, il semble incompetent, à ses yeux, dans le domaine politique. Il compare l'individu à un spectateur sourd, dépassé par le bruit du monde. Il avance que les ennemis de la liberté ne doivent pas être cherchés dans l'état ou dans l'imperfection du marché, mais dans la nature des nou-

16. *Op. cit.*, p. 121.

17. Lippmann (W.), *Public Opinion*, 1922, New York, Harcourt Brace Jovanovich et, *The Phantom Public*, 1925, New York, Harcourt Brace Jovanovich.

18. Lippmann (W.), *Public Opinion*, *op. cit.*, p. 30.

velles comme dans celle de leur rassemblement, dans la psychologie de l'audience et dans la vie moderne. Finalement, il prétend que la démocratie est en danger car les moyens de communication de masse modernes servent à renforcer des opinions stéréotypées<sup>19</sup>. Cependant, il admet que les mass médias pourraient agir comme représentants du public en informant correctement l'opinion publique. Selon lui, l'opinion publique est simplement l'agrégation des opinions privées informées par les médias. Et il conclut que l'opinion publique existe seulement quand les opinions individuelles possèdent une représentation correcte des événements.

C'est sur ce point-là que son analyse est étonnamment moderne et mérite qu'on lui consacre notre attention. Car, en évoquant cette capacité des médias de construire la réalité, il fait ressortir que la perception des individus sur la réalité et sur les événements, se nourrit essentiellement des médias. En réalité, il s'agit de construire des "images dans notre tête" qui structurent les sentiments, les opinions et les actions futures. Dans la mesure où, durant leur vie, les individus ont très peu d'occasion d'expérimenter la réalité devenue trop complexe et diffuse, ils sont constamment obligés de faire appel aux médias. Cela revient à dire que les conceptions des événements ne résultent pas des expériences réelles mais elles découlent des informations venant des médias (et des autres). Il se forme donc un «pseudo-environnement» entre l'individu et le monde réel, et les réactions résultent de cette perception du pseudo-environnement. En fin de compte, celui-ci est responsable des "images que nous avons dans la tête".

Dewey<sup>20</sup>, qui fait également partie de l'École de Chicago, salue l'étude de Lippmann mais lui apporte une critique sérieuse. Premièrement il conteste que l'opinion publique apparaisse quand les individus possèdent des représentations correctes sur l'environnement. Selon lui, elle émerge des discussions actives dans la vie de la communauté. Ce qui fait défaut aux nouvelles (informations) ce n'est pas la représentation inexacte de la réalité car l'objectif des nouvelles n'est pas de représenter ou d'informer mais de signaler l'événement, stimuler la curiosité et pousser l'individu à se renseigner. Mais l'action de renseignement, à son tour, n'est rien d'autre que conversations et discussions systématiques. Ce qui manque, selon Dewey, c'est le moyen qui permettra d'élaborer ce type de conversations : des institutions de la vie publique grâce auxquelles le public pourrait être informé et qui lui permettraient de se faire une opinion. Le problème n'est donc pas que l'on ne dispose pas d'une presse efficace, consciente de ses devoirs, mais que l'on ne possède pas d'habitudes vitales, c'est à dire, la capacité à suivre un argument, à saisir le point de vue des autres, à élargir les limites de la compréhension, à débattre des objectifs alternatifs. Mais ce qu'il reproche surtout à Lippmann et ce contre quoi il se bat avec ardeur c'est la "*théorie spectatrice de la connaissance*". Lippmann

19. On doit également à Lippmann l'introduction du terme de stéréotype en sciences sociales. Il l'employa en parlant du caractère schématisé et simplifié des opinions.

20. Dewey (J.), *The public and its problems*, 1927, New York, Scribner.

considère le public comme l'ensemble des spectateurs passifs plutôt que comme des acteurs participant aux événements. Alors que Dewey insiste avec vigueur sur le rôle actif des individus dans le processus d'information et de connaissance.

De nos jours, plus d'un demi-siècle après leur débat, si l'on cherche à savoir qui a eu raison, on doit avouer que Lippmann, bien que son analyse ait pu être perçue comme pessimiste, avait néanmoins déjà prévu ce qui est arrivé plus tard. Certes, il n'a connu que la presse, mais le processus qu'il a esquissé est devenu réalité dans toute sa "splendeur" avec la radio et encore plus depuis l'émergence de la télévision.

Ce bref rappel historique sur la manière d'agir des médias par rapport à l'opinion publique, me semblait utile pour mettre en évidence leur rôle dans la naissance et la structuration des questions sensibles.

En guise de conclusion, j'ajouterai que ce sont les mass médias qui permettent de réaliser les "discussions" sur divers sujets, et que sans leur présence le public (de masse) n'aurait pas pu émerger. Quand on souhaite étudier l'opinion publique ce point ne doit pas être négligé. Les mass médias en réalisant les liens entre les individus séparés dans l'espace, rendent possible le débat public, notamment sur les questions sensibles.